

qui s'avancera — suivant l'ingénieuse disposition du général de Lobit — par petites colonnes de dix ou douze soldats marchant à la file indienne, se glissant plus aisément dans le méandre des ouvrages bouleversés et offrant le moins de surface aux coups de l'ennemi. La répétition d'artillerie s'effectue avec un roulement formidable. Derrière leurs créneaux, les officiers observateurs en notent les résultats. On signale la lenteur de certaines pièces ou la hâte de certaines autres. Toutes ces observations permettent une suprême mise au point. Certes, la guerre est faite de chances ! Mais c'est le devoir du commandement d'utiliser les bonnes et de réduire au *minimum* les mauvaises. Dieu sait combien de milliers de vies peuvent être sauvées par un général qui connaît à fond la technique complexe de la guerre et qui ne laisse pas dissiper son esprit, que l'espoir de nouvelles étoiles n'enfièvre pas et dont l'attention vigilante couvre jour et nuit toutes les parcelles de territoire comme toutes les troupes confiées à sa garde !

Lorsque la canonnade a cessé, nous prenons un frugal repas dans le bureau du capitaine de Préval. L'abri où déjeunait d'ordinaire l'état-major de l'infanterie a été la nuit précédente défoncé par un obus accompagné de petits obus toxiques dont les émanations empestent encore le réduit dans lequel nous sommes entassés.

Le colonel Durand lève la séance et se met en route avec moi. Nous voulons être sur le terrain avant les troupes d'infanterie qui quitteront leurs bivouacs dans quelques heures. Pistes boueuses, air mouillé... Le crépuscule est amollissant et triste. Pour le transport des bagages, des vivres, des téléphones, du matériel de signalisation et des appareils Tissot, dix ânes ont été réquisitionnés. Ces petites bêtes au pied sûr, dont le dos robuste porte des fardeaux pesants, font peu d'embarras et de volume et circulent aisément dans les boyaux.